

ECG2 - Culture Générale

Sujet: L'ami-e

Introduction:

L'opinion veut que la relation amicale soit idéale: équilibrée, stable, pérenne, dépourvue des orages de la passion amoureuse comme des intérêts de la vie sociale. Pourtant, l'ami-e ne tombe pas du ciel: cette personne, choisie pour elle-même ou pour ses qualités, est au contraire issue d'un long usage de la confiance, d'une expérience répétée de la solidité de caractère, de l'entretien progressif des échanges mutuels. Devenir son ami-e, le rester ou cesser de l'être, et pour l'autre accomplir le même chemin, cela exige du temps, voire de la patience. C'est que l'ami-e n'est pas au monde, posé-e comme une chose, mais situé-e comme une liberté: objet, l'ami-e me décevrait, sujet, il m'embarrasse. L'ami-e est l'amitié incarnée, mais c'est moi qui l'incarne, c'est ma subjectivité propre qui est à l'oeuvre dans l'émergence de son être-pour-moi. Face à moi, liberté spéculaire et choisie face à la mienne, l'ami-e instaure mon existence dans un débat avec lui ou elle, plus proche qu'autrui, plus complexe que mon prochain, intime jusqu'à l'imaginaire, absent jusqu'à la hantise.

Mais alors comment incarner progressivement l'autre comme ami-e dans le débat de nos existences contingentes ? Plus directement, l'existence de l'ami-e précède-t-elle l'essence de l'amitié ?

Nous verrons tout d'abord que l'amitié est une vertu qui fait de l'ami-e un bien, puis que l'ami-e est une incarnation de l'idéal de l'amitié, enfin que l'ami-e est cette existence réelle, libre, dont l'amitié est l'idée générale, mais seconde.

I- L'ami-e comme bien: plaisir ou moralité ?

A- L'amitié est un bien qui appartient aux amis

On connaît la tripartition classique de l'amitié: par utilité, plaisir, ou Bien. Cette distinction vaut également comme principe axiologique, qui, d'ailleurs vaudrait encore pour toute expérience d'aimer, si les philosophes après Platon, s'étaient égarés jusqu'à écrire des traités d'érotologie. Ainsi le Bien est l'acte de l'amitié, qui se définit alors comme vertu pratique. L'amitié serait donc le Bien, possédé à deux, et propre aux ami-e-s, même s'il est malaisé de concevoir comment cette appartenance commune soit possible entre des égaux, qui ne sont pas cependant des identiques.

« La parfaite amitié est celle des hommes vertueux et qui sont semblables en vertu : car ces amis-là se souhaitent pareillement du bien les uns aux autres en tant qu'ils sont bons, et ils sont bons par eux-mêmes. Mais ceux qui souhaitent

du bien à leurs amis pour l'amour de ces derniers sont des amis par excellence (puisque'ils se comportent ainsi l'un envers l'autre en raison de la propre nature de chacun d'eux, et non par accident) ; aussi **leur amitié persiste-t-elle aussi longtemps qu'ils sont eux-mêmes bons, et la vertu est une disposition stable. (...) Il est normal qu'une amitié de ce genre soit stable, car en elle sont réunies toutes les qualités qui doivent appartenir aux amis.** Toute amitié, en effet, a pour source le bien ou le plaisir, bien ou plaisir envisagés soit au sens absolu, soit seulement pour celui qui aime, c'est-à-dire en raison d'une certaine ressemblance ; mais dans le cas de cette amitié, toutes les qualités que nous avons indiquées appartiennent aux amis par eux-mêmes (car en cette amitié les amis sont semblables aussi pour les autres qualités) et ce qui est bon absolument est aussi agréable absolument. Or ce sont là les principaux objets de l'amitié, et dès lors l'affection et l'amitié existent chez ces amis au plus haut degré et en la forme la plus excellente. » Aristote, *Éthique à Nicomaque*, livre VIII, chapitre 15

B- Le plaisir est la seule règle à laquelle obéissent les ami-e-s

Mais l'ami-e n'est pas un être de papier, comme tout être aimé d'ailleurs. C'est l'ami-e qui transforme le Bien de l'amitié en plaisir. Le plaisir surpasse ici le Bien, ou plutôt il s'identifie à lui. Il est même possible de faire l'hypothèse que c'est l'amitié de l'ami-e qui me convainc de convertir tout bien véritable en plaisir.

« Nous savons en effet qu'il est un bien premier et apparenté, et c'est en partant de lui que nous commençons, en toute circonstance, à choisir et à refuser, et nous aboutissons, parce que nous discernons tout bien, **en nous servant du plaisir comme d'une règle** ». Épicure, *Lettre à Ménécée*, 131

C- L'ami-e permet l'équilibre de l'amour et du respect

Entre la souveraineté du plaisir et l'impératif du devoir moral, seuls, nous aurions bien du mal à vivre raisonnables. En effet, le propre de l'intersubjectivité morale qui m'unit à autrui, c'est qu'elle ne répond d'elle-même que dans une rationalité qui l'arrache aux sentiments. En même temps, peut-on vivre dans cet arrachement ? On veut dire: longtemps ? Non sans doute. Plus que l'amant-e, l'ami-e donne du temps à l'acte d'aimer, et permet ainsi d'établir un équilibre bien proche de la perfection (humaine): l'amour et le respect. « L'amitié (considérée dans sa perfection) est l'union de deux personnes liées par un amour et un respect égaux et réciproques. - On voit facilement qu'elle est l'Idéal de la sympathie et de la communication en ce qui concerne le bien de chacun de ceux qui sont unis par une volonté moralement bonne, et que si elle ne produit pas tout le bonheur de la vie, l'acceptation de cet Idéal et des deux sentiments qui le composent enveloppe la dignité d'être heureux, de telle sorte que rechercher l'amitié entre les hommes est un devoir. - Mais il est facile de voir que bien que tendre vers l'amitié comme vers un maximum de bonnes intentions des hommes les uns à l'égard des autres soit un devoir, sinon commun, du moins méritoire, une amitié parfaite est une simple Idée, quoique pratiquement nécessaire, qu'il est impossible de réaliser

en quelque pratique que ce soit. En effet, comment est-il possible pour l'homme dans le rapport avec son prochain de s'assurer de l'égalité de chacun des deux éléments d'un même devoir (par exemple de l'élément constitué par la bienveillance réciproque) en l'un comme en l'autre, ou, ce qui est encore plus important, **comment est-il possible de découvrir quel est dans la même personne le rapport d'un sentiment constitutif du devoir à l'autre (par exemple le rapport du sentiment procédant de la bienveillance à celui provenant du respect) et si, lorsqu'une personne témoigne trop d'ardeur dans l'amour, elle ne perd pas, ce faisant, quelque chose du respect de l'autre ? Comment s'attendre donc à ce que des deux côtés l'amour et le respect s'équilibrent exactement, ce qui est toutefois nécessaire à l'amitié ?** - On peut, en effet, regarder l'amour comme la force d'attraction, et le respect comme celle de répulsion, de telle sorte que le principe du premier sentiment commande que l'on se rapproche, tandis que le second exige qu'on se maintienne l'un à l'égard de l'autre à une distance convenable. »

Emmanuel KANT, *Métaphysique des Mœurs* (1797), "La Doctrine de la Vertu"

II- L'ami-e comme incarnation de l'idéal

A- L'ami-e rend libre

Ce n'est pas seuls que nous pouvons vivre comme des humains. Ce n'est pas non plus au milieu de la multitude anonyme, sans mémoire et sans imagination, que le pain et les divertissements triviaux suffisent à nourrir. « L'homme ne vit pas seulement de pain », et ce qu'il échange avec les autres, ce ne sont pas uniquement des biens. L'ami-e incarne cet idéal d'abord insensé, puis réaliste: se retirer du monde, mais ensemble, avec des ami-e-s, pour vivre selon le précepte d'aimer convenablement. C'est donc avec des ami-e-s, unis dans la liberté et l'aisance d'un commun esprit, une communauté des apôtres de la bonne vie, autour d'un perpétuel banquet de mots et de jeux spirituels. « **Toute leur vie était régie non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre.** Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, donnaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les obligeait à boire ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Et toute leur règle tenait en cette clause FAIS CE QUE VOUDRAS.

Parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont naturellement un instinct, un aiguillon qu'ils appellent honneur et qui les pousse toujours à agir vertueusement et les éloigne du vice. Quand une vile et contraignante sujétion les abaisse et les asservit, pour déposer et briser le joug de servitude ils détournent ce noble sentiment qui les inclinait librement vers la vertu, car c'est toujours ce qui est défendu que nous entreprenons, et c'est ce qu'on nous refuse que nous convoitons. » François Rabelais, *Gargantua*, chapitre LVI (dernier chapitre).

B- L'ami-e vérifie la nouvelle loi newtonienne de l'attraction universelle

Ainsi, le vrai « nouveau monde », n'est-ce pas, plutôt que de lointaines contrées toujours décevantes car encore peuplées d'humains « trop humains », le monde des ami-e-s ? Ce n'est pas la civilisation, cette police des mœurs, qui fait l'amitié, c'est l'ami-e qui fait le monde, car il fait enfin croire au bonheur. Le vrai monde, c'est partout où aimer suffit, où aimer fait la loi. **« Rigoristes, qui proscrivez l'amour, philosophes, qui ridiculisez l'esprit religieux, ne lisez pas ce traité de l'attraction (...); vous n'y trouveriez que l'art de conduire les hommes au bonheur par les voies de l'amour et de la religion, mais si vous inclinez à connaître ce bonheur si différent de celui de la civilisation (...) souvenez-vous que toute rose a ses épines, et que je ne peux pas, en théorie de volupté et d'amour, exposer une science absolument neuve ».** Fourier, *Le Nouveau Monde amoureux*, 1816

C- L'ami-e incarne l'amitié

Au fond, l'ami-e dément l'amitié, il la déjoue, comme le jeu déjoue les règles tout en s'y soumettant, parce que chaque partie n'est jamais identique à la précédente. En incarnant l'amitié, c'est-à-dire en conjuguant le verbe aimer à tous les temps de la vie, l'ami-e trahit cet idéal tout en le réalisant, ou plutôt parce qu'il le réalise. Comme la paix, comme le bonheur, l'amitié est un idéal qui n'est jamais réalisé comme tel, parce que toujours incarné dans des personnes ou des circonstances particulières. Mais c'est dans ce manque à être de l'idéal que s'incarne l'ami-e: Paul ou Pierre sont mes amis parce qu'ils sont, au-delà de l'amitié, donnés comme des moments de ma vie, des modes de moi-même. Seul l'ami-e m'apprend à aimer, et même, au-delà, à être moi-même jusqu'à peut-être apprendre à m'aimer vraiment. À propos de Maurice Blanchot, Emmanuel Levinas réactualise l'existence propre de l'ami, évoquée par Sartre dans *L'imagination* (1936).

« Dans l'amitié, autrui devient thème. Son existence importe par elle-même en tant qu'existence de Paul et de Pierre, exactement comme mon existence m'importe à moi. Aussi l'être de l'ami est donné comme intimité. » Levinas, *Notes philosophiques sur l'Eros*

III- L'ami-e comme existence

A- L'ami-e existe, au-delà de son impossibilité

Autrui, comme autre moi-même, est impossible à fonder ontologiquement ni métaphysiquement, parce que je ne peux pas dire « tu penses » (donc tu es). Symétriquement, l'ami-e est impossible à atteindre dans son individualité propre, parce que je ne le connaîtrai jamais qu'à travers les prismes de ma sensibilité. Et cependant, l'ami-e existe, envers et contre toutes les ruses de

l'intelligences et les obstacles de la vie. Et si j'en doute parfois, c'est dans le désespoir de l'abandon.

Pour autant, dans les *Diapsalmata*, comme plus tard dans *Le Journal du séducteur* (1843), Kierkegaard imagine les aphorismes d'un jeune homme revenu de tout, surtout des sentiments d'amour et d'amitié, avant même, peut-être, de les avoir vraiment vécus. Pour celui qui écrit, l'ami-e n'est au mieux qu'une image de soi, qui répète mon discours, ou bien, mieux encore, se tait, dans le silence de ma solitude désespérée. « Je n'ai qu'un seul ami: Echo; et pourquoi est-il mon ami ? Parce j'aime ma tristesse et qu'il ne me l'enlève pas. Je n'ai qu'un seul confident, le silence de la nuit; et pourquoi est-il mon confident ? Parce qu'il se tait » . Kierkegaard, *Ou bien...ou bien...* (*Diapsalmata*), 1843

B- R'hâ et Bor'hou

Les existences viennent et s'en vont, non pas mortelles, qualité douteuse toute prête à les transformer en destin, mais simplement temporelles. Temporelles et libres. L'ami-e est libre, souvent malgré moi, malgré l'emprise paradoxale que ma propre liberté lui offre, en fait lui impose, depuis l'idéal même de l'Amitié. Pour la réédition posthume du récit-roman de Paul Nizan, *Aden Arabie*, Jean-Paul Sartre dresse le portrait complexe et tendre de son ami, *alter ego* sans l'être, précisément parce qu'il était libre, désespérément, admirablement. « Son portrait, j'eusse été capable de le faire : taille moyenne, cheveux noirs. Il louchait, comme moi, mais en sens inverse, c'est-à-dire agréablement. Le strabisme divergent faisait de mon visage une terre en friche ; le sien, convergent, lui donnait un air de malicieuse absence même quand il nous prêtait attention. (...) Il eut une canne de jonc, de petits cols ronds, des cols cassés ; il troqua ses lunettes de fer contre d'énormes lunettes d'écaille; touché par le snobisme anglo-saxon qui ravageait la jeunesse, il les appelait ses *guggles*. J'essayai de le suivre, mais ma famille offrit une résistance efficace, allant jusqu'à soudoyer le tailleur; et puis on avait dû me jeter un sort : sur mon dos les beaux habits se changeaient en hardes. Je me résignais à contempler Nizan. Avec un ébahissement plein d'admiration. (..) Il plaisait aux femmes, d'ailleurs, mais les tenait à distance. À l'une d'elles qui vint s'offrir à lui jusque dans notre « thurne », il répondit : « Madame, nous nous salirions. » En vérité, il n'avait de goût que pour les jeunes filles : ils les choisissait sottes et vierges, séduit par le secret vertigineux de la bêtise, notre seule profondeur, et par l'éclat vernis d'une chair sans souvenirs. De fait, durant l'unique liaison que je lui connus, il fut tourmenté sans répit par la jalousie la plus vaine: il ne supportait pas que sa maîtresse eût un passé. (...) Nous avons donné ensemble dans tous les pièges : à 16 ans, il m'avait proposé d'être surhomme et j'avais accepté très volontiers. Nous serions deux ; breton il nous donna des noms gaéliques ; nous couvrîmes tous les tableaux noirs de ces mots étranges R'hâ et Bor'hou. R'hâ, c'était lui. Un de nos camarades voulut partager notre dignité nouvelle. Nous lui imposâmes des épreuves. Il devait par exemple déclarer à voix haute qu'il conchait l'armée française et le drapeau ; ces propos n'avaient pas l'audace que nous leur prêtions : ils étaient courants à l'époque et reflétaient l'internationalisme, l'antimilitarisme de l'ancien avant-

guerre. Pourtant, le candidat se déroba, les deux surhommes restèrent seuls et finirent par oublier leur surhumanité. » Sartre, *Avant-Propos d'Aden Arabie* de Paul Nizan, 1960

C- C'est l'ami-e qui me change, et non l'amitié.

In fine, la preuve la plus radicale de l'ami-e, c'est qu'il me change. Mes habitudes, mes pensées, mes sentiments bientôt, je sens qu'ils ne sont plus les mêmes parce qu'une personne est là, près de moi, qui les marque de sa présence. « L'amitié a aussi ceci de particulier qu'elle nous change. (...) Pour revenir à la Résistance, c'est une expérience qui a changé ceux qui l'ont vécue. Avant-guerre, j'avais mes groupes d'amis qui pensaient comme moi. Pendant la guerre, je me suis trouvé proche de gens qui étaient des militants catholiques, ou même qui avaient été membres de l'Action française. Le fait d'avoir pris ensemble, avec passion, des risques très grands m'a conduit à ne plus les voir de la même façon, et moi, je ne suis plus exactement le même depuis. Je n'ai plus porté le même regard sur les chrétiens ni même sur les nationalistes, à certains égards, dès lors qu'ils sont devenus presque automatiquement mes amis, c'est-à-dire mes proches de par notre engagement commun dans des choses d'une importance affective considérable. (...) Et l'amitié, c'est aussi cela : s'accorder avec quelqu'un qui est différent de soi pour construire quelque chose de commun. » Vernant, *Entre mythe et Politique*, 1996

Conclusion:

Si les ami-e-s se perdent parfois, non comme des objets égarés mais comme des amours délaissées, c'est que les existences, libres, sont soumises au temps, contrairement aux essences, prisonnières de l'éternité. Entre remords et regrets, nous restons alors mélancoliques et soumis devant ce qui s'est enfui et qui pourtant nous tenait tant à coeur. Reste l'empreinte, ineffacée, du regard dans les yeux, de la main dans la main, des phrases trop répétées et de la confiance devenue inutile. Car dans les souvenirs, l'ami-e demeure, contre tous les temps, contre tous les vents.

« Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte
Ce sont amis que vent me porte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta »
Rutebeuf (1230-1285)